

l'action est de cet ordre, mystérieuse et terrible à la fois, mêlée au drame le plus sanglant de l'histoire moderne? Qu'on aimerait que la plume des *Liaisons* eût tracé l'histoire de ces intrigues et les portraits des héros de 90 avec cette même sûreté de traits qu'elle avait fait les héros de 80, qui préludaient par les infamies du cœur aux infamies de la politique! Qu'on aimerait à savoir aussi quelles idées promenait sur ce rocher de Tarente cet observateur, désenchanté dès ses trente ans, et qui, ayant repris du service sous Bonaparte, disposait ses batteries sur ce fort dont je vois les tours en ce moment dresser leur masse dans le soir qui tombe? Et la voix de la mer clame sa grande parole inintelligible qu'elle a jetée, toujours pareille, aux innombrables hôtes que la destinée a immobilisés une minute ou des années à cette place, sur ce rocher tant regretté par son poète... « Loin de Tarente, et cela m'est plus dur que la mort! »

## XXIV

Tarente, le 28 novembre.

Le tout petit musée visité deux fois, et deux fois les ruelles de la vieille ville, que faire à Tarente lorsque l'on n'est ni ingénieur maritime, ni collectionneur de coquillages? François Lenormant, qui remplace ici, comme il arrive aux voyageurs professionnels, l'impression par le renseignement, rapporte dans *Grande-Grèce* que le *mare piccolo* enferme en ses six lieues de tour quatre-vingt-seize espèces de poissons classés. « Quant aux coquillages, » ajoute-t-il avec un enthousiasme de néophyte, « le catalogue compte cent cinquante variétés de mollusques et d'échinodermes!... » D'autre part, le gouvernement italien, préoccupé de donner au pays une marine digne de sa longue ligne de côtes, a beaucoup amélioré le merveilleux port naturel que forme la vaste nappe inté-



rieure. L'îlot actuel où Tarente serre ses maisons malsaines, et qui fut une presqu'île autrefois artificiellement détachée, a été détaché davantage encore. Un goulet a été creusé, profond comme un bras de mer, et franchi par un pont mobile, qui s'ouvre pour laisser passer les plus hauts bâtiments. On a même commencé de bâtir, par delà ce pont, une cité neuve avec de hautes maisons et de larges rues. Mais elle est tout ensemble morte et inachevée. On y sent la hâte d'une résolution soudaine, un parti pris de violenter le temps, puis un demi-abandon, faute sans doute de ressources suffisantes. Cet essai de rajeunissement moderne jure d'une manière presque plaisante avec les enseignes des boutiques qui portent sans cesse, au contraire, la trace d'un culte pour le passé. Vous trouverez dans cette Tarente neuve des cafés dédiés à Archytas, des brasseries à l'enseigne *del Peripato!* Pourquoi ce culte du passé n'existait-il pas au siècle dernier, et ne s'appliquait-il pas aux restes du moyen âge, puisque les restes de l'antiquité avaient disparu? La belle cathédrale normande, vouée à san Cataldo, l'apôtre irlandais du pays, n'aurait pas été déshonorée par les remaniements et le badigeon qui la rendent méconnaissable... Le mieux est

donc de ne pas s'attarder ici et de profiter du passable hôtel pour quelques excursions faciles au château d'Oria, par exemple, à Manduria et surtout à Métaponte.

Je reviens aujourd'hui de cette dernière ville, ou plutôt de la station qui s'appelle ainsi. Bien plus encore que Tarente, ce n'est qu'un souvenir, et le classique : *etiam periere ruinæ...* dont nous fimes un tel abus dans nos vers latins de collège, est si implacablement vrai. Métaponte! Ce nom évoque le souvenir de Pythagore, qui vint mourir là, et celui aussi de la plus riche culture, symbolisée par le bel épi des monnaies incuses frappées sous l'ancienne république, épi de moissons miraculeuses, si élégant, si large, si chargé de grains. — Voici, en regard de cette image lointaine, la réalité actuelle : à peine le train a-t-il quitté Tarente, qu'une plaine commence de s'étendre, indéfinie et déserte. Déserte est la dune sablée que longe la voie et où la mer roule ses lames grises avec sa monotone plainte. Des rivières traversent cette solitude pour aller vers cette mer. Des rivières? Non. Des lits de cailloux desséchés par l'ardeur du dernier été. Une eau jaunâtre y stagne plutôt qu'elle n'y coule. C'est le



royaume de la malaria, de ce fléau dévastateur, représenté, disent certains mythologues, par ces monstres des fables antiques, hydres, dragons, ou simples brigands, vaincus par les dieux. Ce monstre de la légende aurait été ici Abybas, fondateur légendaire de Métaponte, funeste héros qu'aurait rencontré Hercule, occupé à ramener à travers l'Italie les bœufs de Géryon. Abybas fut-il l'hôte, fut-il la victime du grand justicier? Ici les commentateurs diffèrent, quoiqu'ils s'accordent, d'après Lenormant, à expliquer le nom de Métaponte par le nom du fils de cet Abybas, Métabos, — l'enfant né après le passage des bœufs. — Le document certain, c'est qu'aux temps de la guerre de Sicile, la riche Métaponte aida puissamment le général athénien Nicias en hommes, en argent, en provisions. Aujourd'hui elle n'a d'existence que par les neuf lettres peintes sur une enseigne de gare! Cette gare est, d'ailleurs, assez importante puisqu'elle marque le point de bifurcation pour les voyageurs venus de Naples et qui vont soit vers Reggio, soit vers Tarente et Brindisi. Autour des bâtisses d'exploitation, de pauvres maisons se dressent, six ou sept peut-être. Elles servent à loger les familles des employés, et le personnel des

locataires doit être souvent renouvelé, si l'on en juge par le visage de ceux qui vérifient les billets et enregistrent les bagages. Les yeux trop noirs brûlent dans des teints trop bistrés. L'imperceptible germe du poison, contre lequel est impuissante la verdure des grands eucalyptus, court dans les veines épuisées. Les plus récemment arrivés se reconnaissent à la fraîcheur relative de leurs joues et de leurs prunelles. Ce sinistre coloris de mort n'y est pas empreint au même degré. Mais quoi? L'homme est marié. Il a des charges. Il faut de l'argent. La paye est plus forte. Tel autre a passé là qui n'a pas succombé. Ce sont des précautions à prendre, on les prendra. Le misérable ménage accepte donc la place offerte, et, après quelques années, le démon de la fièvre a fait sa besogne. Tous sont morts ou mourants. Il semble qu'Héraclès, le génie du travail, au lieu de passer par cette plaine pour la rendre comme autrefois habitable et prospère, n'y fasse plus qu'un office de bourreau, et qu'il se venge ainsi du nouveau Dieu dont le culte a succédé au sien.

L'intérêt d'une promenade à travers cette campagne funeste réside dans une visite aux



restes d'un temple dorique, de destination incertaine, et qui se trouvait, estime-t-on, à deux kilomètres au nord de la cité disparue. Ce débris porte le nom romantique de table des Paladins, — *Tavola dei Paladini*. « On l'appelle ainsi, » me dit le paysan qui me conduit vers cette ruine, « parce qu'on a entendu raconter aux vieux que des hommes six fois grands comme nous venaient y manger!... » Il cligne son oeil, et, secouant sa face couleur d'olive, il prononce la parole nationale par excellence, celle qui se prête également aux plus aveugles superstitions et aux plus diplomatiques scepticismes : « *Chi lo sa?*... » et il ajoute : « On a trouvé leurs tombes pourtant, et elles étaient faites pour des gens comme nous... » Ce raisonnement paraît troubler beaucoup son intelligence, aussi lente que la charrette de bois non suspendue dans laquelle il me voiture. Deux mulets étiques la traînent, attelés l'un dans le brancard, l'autre par côté. Les deux grandes roues suivent la double ornière du chemin, où elles enfoncent parfois jusqu'au moyeu. Le paysage s'est fait plus vide encore, maintenant que me voici à cinq cents mètres des bâtisses rangées autour de la gare et qu'un pli de terrain les cache. La lande se déploie, sauvage et nue.

Des moutons y paissent, conduits par un berger vêtu de peaux de bêtes qui ne sont ni taillées ni cousues. Des ficelles nouent ces toisons d'un blanc jaunâtre et maculé de boue autour du torse, des bras et des jambes de ce pâtre, probablement très analogue à ceux qui servirent de modèle à l'enchanteur Théocrite, quoique l'on n'imagine pas un animal humain de cette brutalité récitant les délicieux vers du *Cyclope* :

Nicias, il n'est pas de remède à l'amour.  
Il n'est, pour adoucir sa brûlure sauvage,  
Ni baume bienfaisant ni magique breuvage,  
Rien que le charme pur des Muses...

Ce berger regarde là-bas, assis à terre, vers les montagnes de la Calabre qui bordent de leurs lignes vaguement bleues et des neiges de leur cime cet horizon désolé. Quelles sont loin, et loin la mer qui, à droite, tremble par instants ! Un ciel d'automne, où d'informes nuages se déchiquètent sous le vent, enveloppe cette solitude par-dessus laquelle volent des oiseaux de proie. Ils tournent, ailes éployées, fouillant la grande plaine de leur avide regard. Aussi les peureuses alouettes que font lever les chiens qui suivent la voiture : — Regina, Cacciatore et Polycastro, — ont-elles tôt fait de s'abattre



à quelques pas plus loin. Les cahots succèdent aux cahots tandis que les colonnes du temple écroulé grandissent à mesure, mais à mesure aussi le malheureux mur de cimetière dont une précaution inintelligente les a entourées. Il serait si facile de remplacer par une grille cette absurde maçonnerie qui gênerait, si c'était possible, la beauté de ce débris, si mélancolique et si grandiose dans ce vaste cadre de silence et de sauvagerie!

Mais non, la beauté de la ruine est la plus forte. Une fois la porte à claire-voie poussée, et devant ces reliques séculaires, l'impression s'impose, irrésistible, immédiate et profonde. Quinze colonnes seulement sont debout. Elles suffisent à vous émouvoir autant que les édifices presque intacts de Pæstum, quoique d'une émotion un peu autre. C'est surtout ici un saisissement moral. L'artiste doit aimer cette ruine de Métaponte moins que le poète, malgré qu'elle fournisse un exemplaire accompli de cet ordre dorique sévère et fort, avec son absence d'ornements, ses chapiteaux nus, sa base posée à même le pavé, la sensation qu'il donne d'un poids simplement et intelligemment supporté. Ces colonnes offrent ce caractère

particulier que, pour une raison de solidité, le coussinet du chapiteau déborde un peu. L'architrave n'est pas tombée, ce qui explique le surnom de « table » appliqué à toute la ruine. Mais c'est vraiment par miracle qu'il en est ainsi. Car le vandalisme commun aux seigneurs et aux paysans du moyen âge a travaillé là, comme ailleurs. Trouvant dans ces pierres des édifices antiques des matériaux préparés, ils dépeçaient ces nobles asiles des dieux déposés, comme Robinson faisait son vaisseau. Ici les dalles des escaliers ont été arrachées, arrachées celles qui marquaient la place du mur de la *Cella*. Les frontons ont été détruits, et, pour qui n'aurait pas l'idée de l'ordonnance constante des temples grecs, aucun indice ne révélerait le dessin primitif de la construction. En revanche, l'art le plus savant n'aurait pas combiné un plus fier symbole du destin réservé à toute chose humaine, un commentaire plus éloquent du *Debemur morti nos nostraque...* La forme de ces ruines en fait vraiment un autel dressé à cette invincible Mort, à la souveraine Déesse d'ici-bas, dans ce désert qui prend lui-même, par place, de vagues formes de nécropole. Les ondulations marquent la place occupée jadis par la ville dont la poussière est



mélée à ce sol. On raconte qu'à l'époque de la moisson et dans les parties cultivées de la plaine, de longues rangées d'épis plus courts et leur jaunissement prématuré aident à retrouver les lignes où durent être les rues. On dit aussi que, dans les champs nouvellement défrichés, sans cesse la charrue du laboureur retourne des fragments de statues, des armes, des monnaies. *Tristis arator*, disait déjà plaintivement le tendre Virgile que l'on imagine tout jeune dans les champs de Mantoue, regardant sur le visage vieilli des pauvres paysans la trace de cette mélancolie inconsciente que son précoce génie y devinait déjà. Cette épithète est trop vraie des cultivateurs qui vont ainsi, arrachant à cette terre empestée des morceaux épars où se discernent de vagues monuments d'une gloire à jamais détruite, et ces morceaux sont quelquefois des merveilles d'art, comme deux mains de marbre, deux adorables mains d'une statue de femme que l'on garde provisoirement dans une grange près de la gare, en attendant de les transporter au musée de Tarente. Elles sont, ces mains qui traînent parmi des débris informes, fines à rendre amoureux du corps qu'achevait leur délicatesse, pures à y mettre un baiser comme sur des

mains de chair, et si fantastiquement mutilées et vivantes!

Il y a bien encore à Métaponte d'autres fragments d'un temple déblayé par le duc de Luynes, le grand seigneur archéologue qui a tant fait chez nous pour l'étude de cette glorieuse et dévastée Grande-Grèce. Mais ils sont trop dispersés pour rien apprendre à un voyageur qui n'est pas un savant. Des tombeaux ont été aussi découverts, mais ils ressemblent à tous ceux du même genre. Aussi ne m'attendais-je pas, en regagnant le souple bouquet d'eucalyptus qui masque la place de la gare, à emporter de cet endroit maudit un autre souvenir que celui de cette *table des Paladins* dressée dans ce désert... Par bonheur, le train est en retard, et de plusieurs heures, à cause d'un accident survenu à l'un des ponts de la voie. Les employés sont de loisir, et plusieurs entourent un paysan borgne qui joue de la guitare. Voici que l'un d'eux, qui est du Pizzo, prenant cette guitare, commence de chanter une chanson de Calabre d'une si pénétrante poésie qu'en ayant compris quelques paroles j'ai voulu les transcrire toutes sous sa dictée, avec le regret de ne pouvoir les envoyer



à l'ami dont j'ai cité déjà quelques vers, Claude Larcher, pour servir d'exergue à sa *Physiologie de l'amour*, si cruellement calomniée : « Devant la porte de l'enfer, — je vis un vieillard pleurer encore son amante. — Et je lui dis : Pauvre, tiens-toi allègre, — car petit à petit s'en va le chagrin. — Va, les peines de l'enfer ne sont rien — qu'à peine un songe pour qui perdit son amante. — *Et celui qui la perd morte, ce n'est rien. — Car, petit à petit, s'en va son chagrin. — Mais qui la perd vivante souffre un feu brûlant, — et qui, chaque jour, le ronge plus avant...* » Et le chanteur ajoute, faisant, par un hasard d'instinct ou de langage, une distinction qui eût ravi le défunt physiologiste : « Ce n'est pas une chanson d'amour, mais de passion!... »

## XXV

Crotone, le 30 novembre.

Quoiqu'il s'attache au souvenir de l'antique Crotone, devenue Cotrone par une corruption très simple du langage, un grand intérêt philosophique et un grand intérêt d'archéologie, la petite ville n'est guère visitée que par des voyageurs de commerce ou par des négociants en citrons et en oranges. C'est ici pourtant que fut tentée, et de la manière la plus complète, une expérience unique dans l'histoire : celle de Pythagore, qui prétendit organiser toute une cité sous la direction d'une aristocratie de métaphysiciens. Ici encore, ou du moins à quelques heures et à la pointe du long promontoire qui protège le port, le *capo Colonna*, se dressait le vénérable temple de Junon Lacinienne dont parle Virgile :



*Hinc sinus Herculei, si vera est fama, Tarenti  
Cernitur; attollit se diva Lacinia contrà...*

dit Énée, racontant son périlleux voyage à la reine amoureuse qui l'écoutait, comme plus tard Desdémone Othello... « Et elle m'a aimé de mes dangers ! » Ce monument, le plus antique de ceux que les Grecs avaient construits sur les falaises de cette longue côte, n'a pas disparu tout entier. Mais ni la renommée du philosophe de Samos ni celle du temple virgilien ne prévalent contre les conditions du voyage qui sont un peu décourageantes, et, en fait, presque personne ne s'arrête à Crotona. Il faut subir d'abord, pour y arriver, et en prenant Tarente comme point de départ, une longue, une intolérable journée de ce chemin de fer méridional dont les wagons tanguent terriblement sur des rails posés à la diable, et dont les retards sont constants. Pour établir la voie d'une manière plus économique, les ingénieurs ont profité de l'espèce de langue de terre qui contourne les contreforts de cet extrême Apennin. Le malheur est que la montagne vomit sans cesse de ces rivières qui s'appellent en Calabre des *fumare*. Aujourd'hui desséchées, demain elles roulent une vase boueuse et fu-

rieuse qui emporte quelque gros morceau de la ligne. Puis comme le réseau des rails n'est pas double, les trains qui descendent vers Reggio et ceux qui remontent vers Métaponte s'attendent interminablement les uns les autres dans des gares où le plus souvent vous trouvez à peine à acheter un verre d'une eau dangereuse. Le paysage ne varie guère : d'un côté s'étend la plage désolée de la mer ; de l'autre, une marge de plaine plus ou moins déployée, et tout de suite la haute et rocheuse montagne. Sur la mer brillent les voiles de quelques barques qui vont à la pêche par tous les temps. Sur la plaine s'allongent des files d'eucalyptus dont la verdure lisse finit par donner une sensation sinistre. Ne dénonce-t-elle pas toujours la terrible malaria ? Sur les montagnes, des tours surplombent, mais ruinées, qui servirent jadis au guet. Des villages menacent, suspendus aux rocs les plus difficiles. Les paysans qui débouchent maintenant sur le trottoir des gares, portent des chapeaux de feutre pointus autour desquels s'enroule un ruban. Des guêtres serrent le bas de leurs jambes, ou, à défaut de guêtres, des cordes. Ils drapent leur manteau sur leur épaule à la façon des bandits d'opérette. Mais l'âpre sordidité des costumes, la dureté des vi-



sages surtout éloignent aussitôt l'idée d'un déguisement comique. Ils offrent presque tous cette physionomie du Méridional silencieux, — la plus habituelle, en dépit du préjugé courant, aux races filles d'un dur soleil. L'énergie des passions farouches y est empreinte avec l'habitude d'une observation animale, intéressée et concentrée. Cependant les noms glorieux succèdent aux noms glorieux, étiquetant des hameaux misérables, des stations dans le désert quelquefois. C'est Héraclée tour à tour, Siris, Sybaris, Thuri, la Petilia de Philoctète, — et ce n'est rien. Les plus patientes recherches n'ont pu arracher à ce sol le secret, je ne dis pas de la splendeur, mais de la vie qui s'y posa. Cette Sybaris, par exemple, dont nous savons qu'elle n'eut pas à subir de décadence, à quelle place git-elle enterrée? Nous savons encore que les Crotoniates, conduits par Milon, — qui était, entre parenthèses, à la fois athlète, chef d'armée et philosophe pythagoricien! — la prirent en pleine prospérité, et qu'ils détournèrent sur elle, pour l'ensevelir, le cours du Cratis. Ses temples, ses palais, ses maisons n'ont donc pu se dégrader avant de disparaître. Des magnificences de sculpture et d'architecture dorment sous l'herbe malade que

paissent les buffles qui ont donné son nom moderne à l'endroit : Buffaloria. Les fouilles ont amené de l'eau, encore de l'eau. Nulle part les ouvriers n'ont rencontré un fût de colonne, un débris de mur qui ait vraiment permis de dire : La ville était là.

Tandis que je regarde disparaître cette vallée déserte où fut la cité de toutes les mollesses et de toutes les voluptés, la nuit tombe, cette nuit du Sud, où même en hiver les étoiles sont larges comme celles de nos nuits d'été. La rumeur de la mer se fait plus forte à mesure que la nuance de son eau se fait plus sombre. C'est maintenant, avec l'approche de Cotrone, le dernier paysage qu'Hannibal ait regardé avant de s'embarquer pour ne plus revenir, et le fantôme du Carthaginois vaincu me revient, comme à Tarente, plus qu'à Tarente, irrésistiblement. Cette grève aride fut pour lui, comme Dresde pour l'empereur, le point de recul définitif, la place où il se renonça. Car reculer, pour ces génies d'audace, abandonner la proie où ils ont mis la griffe, c'est démissionner d'eux-mêmes. Ensuite ils livrent Zama, ils font la campagne de France, ils sont admirables d'attitude. C'est le gladiateur blessé, mais qui



tombe bien, et ils le savent. Car ils cessent d'espérer quand la fortune les trahit, avec une puissance d'accepter l'inévitable égale à leur puissance d'entreprise aux jours de bonheur. « Il faut remplir sa destinée, » disait Napoléon à bord du *Northumberland*, « ç'a toujours été ma grande maxime. » Par une contradiction inexplicable, tous ces grands hommes d'action sont fatalistes, eux qui ont tant abusé de la volonté, au lieu que les théoriciens du libre arbitre sont d'habitude des hommes de pure pensée, un Kant, un Jouffroy, un Maine de Biran. Peut-être, comparant ce qu'ils ont projeté à ce qu'ils ont réalisé, un Hannibal, un Napoléon se rendent-ils compte qu'une force supérieure a dominé leur œuvre, et qu'ils ont été des instruments inconscients au service d'une Providence incompréhensible? Se posent-ils, d'ailleurs, ces problèmes? Quelle pensée s'agite dans ces cerveaux peuplés de visions concrètes, et sous quelle forme?... Pendant que moi-même je m'abandonne à ces rêveries, la nuit est venue tout à fait, et le nom de Cotrone a été crié par l'employé de service. Toute cette philosophie se dissipe devant la vulgaire nécessité de lutter contre un bataillon de cochers à face de bandits qui se ruent sur les

rare voyageurs descendus du train. Je finis par rouler vers la ville dans un berlingot d'une indescrivable vétusté, desservi par quatre personnages qui ressemblent par trop aux forçats que j'ai eu la naïveté de plaindre à Brindisi. Deux sont montés sur le siège, un derrière la voiture. Le quatrième, qui n'a qu'un bras, court en hurlant à côté des chevaux, lesquels, par un caprice singulier, galopent éperdument à la montée et s'arrêtent aux descentes. A la clarté de la lune, j'aperçois d'immenses hangars qui servent à l'emménagement des oranges et des citrons, puis des toits plats. L'infâme véhicule tressaute sur le pavé, il s'arrête, et c'est l'entrée de l'auberge, — une vraie porte de coupe-gorge, étroite, humide, basse, qui s'ouvre entre une épicerie et un *salone*, comme les perruquiers du pays osent appeler leurs taudis. Un escalier en pierre, raide et malpropre, monte au fond du corridor et conduit au premier étage où est installée la *locanda*. J'ai la surprise agréable de la trouver tenue, comme si souvent en Toscane, par une seule famille, ce qui assure au gîte une propreté et une bonhomie relatives. La propriétaire a trente-huit ans, sa fille en a vingt-trois, et déjà les petites filles de six ans et au-dessous vont



et viennent, apportant des fleurs à l'étranger. A des riens l'éloignement se reconnaît. J'ai ici un ami, rencontré autrefois dans l'Engadine, et, comme je demande son adresse, la grand-mère commence un discours sur l'ancienneté de la famille à laquelle don Niccola, — comme elle dit à l'espagnole : « *Eccellenza, lei sa che la più antica città del mondo è Roma...* Votre Excellence sait que la plus antique cité du monde est Rome... » Puis, avisant mon chapeau posé sur le lit : « Ah ! » dit-elle, en l'enlevant avec un geste d'effroi, « cela annonce la mort. »

Ce petit trait *mériméen*, si je peux créer un mot pour caractériser un de ces détails de superstition exotique, qui plaisaient tant à l'auteur de *Carmen*, me fait passer par-dessus la simplicité de l'endroit, d'autant plus que, dès le lendemain, et en gagnant vers le port la barque qui doit me conduire au *capo Colonna*, je peux constater l'approche de l'Afrique à toutes sortes de signes. La végétation d'abord, d'agaves énormes et de cactus, ces plantes méchantes et derrière lesquelles on imagine si bien le rampement des dangereux félins, me rappelle Tanger et son aveuglante banlieue et ma promenade au cap Spartel, à cette dernière

pointe du continent noir qui regarde l'Espagne. — la plus profonde impression que j'aie eue d'une nature sauvage et grandiose, avec les gouffres bleus de l'Océan qui remuaient au pied de la falaise, le torride soleil, et les cris des bêtes inconnues, derrière ces buissons tordus de pâles aloès. — Les petits garçons, qui passent assis sur les ânes et portant de l'eau dans des barriques, ont une manière de se poser sur l'extrême croupe de leur monture, pareille à celle des Arabes et aussi des paysans d'Andalousie. La ville elle-même, avec ses maisons toutes basses dans ses coins pauvres, ne garde presque plus de physionomie européenne, malgré les beaux palais de style espagnol qui la décorent, et malgré son château pris par Mas-séna vers le début du siècle. — Où ces généraux de l'empereur n'ont-ils pas promené leurs chevaux de guerre, et devaient-ils être fatigués quand est tombé l'Homme infatigable, lui qui disait au beau Dorsenne, durant l'expédition d'Espagne : « Vous êtes né au bivouac, vous avez grandi au bivouac, et, si je vis, vous y mourrez ! » — Dans ces ruelles séjourne une population si visiblement composite qu'elle est comme une vivante illustration de l'histoire de ces contrées, du mélange moui de sang divers



qui s'y est accompli. Les huit rameurs que j'arrive à racoler pour me conduire sur une barque de pêche au cap Colonna pourraient être donnés comme un problème d'atavisme à résoudre par quelque disciple du regretté comte de Gobineau, — le plus perçant visionnaire de la race qui ait paru depuis cinquante ans. De ces rameurs, l'un, celui qui commande, porte un nom grec. Mais ses yeux clairs, ses cheveux bouclés, ses idées aussi, correspondent d'une manière absolue au type du Normand, de l'homme actif et féodal par instinct qui a tant guerroyé sur ces côtes de la mer Ionienne.

« La famille des \*\*\* (et il se nomme) a toujours été pour la famille des Luciferi, » me dit-il en me parlant des dernières élections. A côté de lui deux personnages aux grosses lèvres, aux pommettes larges, à la peau profondément brûlée, sont manifestement de sang noir, tandis qu'un autre, un maigre, au profil busqué, n'aurait qu'à vêtir un burnous pour se révéler Arabe. Les autres montrent dans leurs traits, dans leur teint, et aussi dans leur manière d'être et de bouger, cet à peu près indéfinissable où se reconnaît le sang trop coupé. Je me complais dans ce subtil roman physiologique, invérifiable d'ailleurs, que je me raconte à moi-même

sur chacun d'eux, puis je l'oublie peu à peu pour me laisser prendre par le charme du paysage du matin, un des plus sauvages dans la douceur que j'aie vu depuis des années.

Crotone repose là-bas, blanche et jaune, avec la ligne de son port où des vaisseaux de cabotage dorment à l'ancre. La barque l'a quittée depuis une heure et elle longe le cap, bordé de falaises grises, qui va s'abaissant, s'abaissant toujours jusqu'à son extrémité, sans une bâtisse, sans trace de végétation. La mer, sous la coque, est d'un bleu intense, et, au large, elle est presque grise sous le soleil encore brûlant qui rayonne dans un ciel comme cendré de chaleur. Une immense ondulation gonfle par instants cette mer, soupire pacifique d'une vaste poitrine endormie. Des mouettes chassent, tour à tour bercées au vent, puis précipitées d'un trait sur cette eau à peine mouvante qui balance d'autres barques. Les ailes blanches et les voiles blanches brillent d'un pareil éclat. Le cap s'abaisse encore. Et j'aperçois qu'il se termine en une espèce de plateau. Une colonne solitaire s'y profile. C'est tout ce qui reste de ce temple d'Héra Lacinia, de la Déesse protectrice des chastes mariages, où Pythagore ame-



nait les femmes de Crotona suspendre des fleurs et leurs ceintures, ce mystérieux Pythagore qui a prononcé cette maxime parmi tant d'autres, singulièrement profonde pour un moderne, pour un de ces complaisants de souffrance intime comme nous le sommes tous : « Il ne faut pas manger son cœur!... » Dans ce temple, Zeuxis avait accroché sa célèbre Hélène, cette peinture rêvée, dit la légende, d'après les plus belles jeunes filles du pays prises comme modèles. Dans ce même temple, Hannibal déposa, frémissant de rage, les tables de bronze où se trouvait gravé le détail de sa guerre contre Rome. Des tuiles de marbre couvraient l'édifice qui, de la haute mer, marquait aux marins une étape de leur route, et, pour les compatriotes de Milon, le doux retour. L'âme simple et grande des Hellènes est là toute entière, dans cette habitude d'associer l'idée de religion à celle de patrie. De sa ville, ce que le voyageur voyait d'abord c'était la maison des Dieux, de ses Dieux... Les lames secouaient la galère. L'homme avait subi le dur assaut des tempêtes, croisé des pirates, cherché un dangereux asile chez des peuples barbares, bravé enfin tous les dangers des voyages d'alors :

*Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ...*

C'était la pire mort pour un ancien, mourir sur la grève inconnue, sans être pleuré... Mais le fronton du temple a surgi là-bas. De l'air court entre les colonnes peintes, l'air natal, et tant de misère est oubliée.

Ce fut avec une émotion étrange que moi-même, après trois heures de cette promenade en barque, je descendis sur la plage aride que domine la colonne, dernière survivante du célèbre temple. Encore au seizième siècle, s'il faut en croire le témoignage d'un voyageur, quarante-trois autres se dressaient à côté de celle-ci. Que sont-elles devenues ? Les a-t-on dépecées, puis emportées, morceau par morceau, pour construire quelque palais, quelque église, le môle de Crotona ? Sont-elles tombées dans un de ces grands frissons du sol qui courent comme les secousses d'une fièvre secrète de la vieille terre, sur toute cette Calabre trop voisine des deux monstres, du neigeux et colossal Etna, du perfide, du féminin et bleuâtre Vésuve ? La survivante ne raconte pas l'histoire de ses sœurs disparues. Elle projette silencieusement sur le gazon jauni l'ombre de son chapiteau dorique, et sa ligne comme éraflée, comme ébréchée par le temps. Cette ombre



tourne, tourne avec le jour, à la même place où vinrent le philosophe de Samos et le condottiere de Carthage, d'un mouvement imperceptible, ininterrompu et qui mesure les siècles à cette sauvage solitude. Des chardons séchés et des crocus roses poussent à la base. De grands lézards verts, de ceux que leur tête de turquoise a fait surnommer des célestes, promènent sur la pierre roussie leur inquiet appétit de soleil, et au-dessous, à quelques pas à peine, la mer se déroule monotonement, d'un bleu d'ardoise sous le ciel d'un bleu presque blanc. On s'arrête, touché au cœur par trop de sensations. Il y a ici le témoignage de l'art suprême, celui des Grecs, révélé par le dessin seul de cette colonne dorique avec sa forme tassée, un peu renflée, comme trapue, qui, même entamée sur l'arête de ses cannelures, même mangée par le soleil, demeure belle, d'une beauté souveraine. Il y a les fantômes de la plus attirante histoire et de la plus lointaine. Il y a la présence, rendue comme visible, des grandes puissances du monde : — le temps qui n'en finit pas d'aller, de croître et de décroître éternellement, la mer qui ne s'interrompt pas de frémir et de gémir, l'Idéal humain qui n'en finit pas de protester contre l'inexplicable caducité

dont ses meilleures œuvres sont touchées. Et une jolie ironie du sort voulut que cet Idéal fût exprimé auprès de moi, à cette minute même, par une phrase toute simple d'un des bateliers, mais à qui l'endroit et l'heure donnaient un sens d'une infinie mélancolie : « *E col tempo anche questa caderà,* » dit-il. « Et avec le temps celle-ci aussi tombera... »

En attendant cette inévitable chute, encore aujourd'hui, la dernière des colonnes du temple d'Héra continue de servir de signal au pêcheur qui va quêtant sa pauvre vie, sur cette côte dangereuse, comme à l'époque où le poète de l'*Anthologie* pleurait déjà le sort de ces errants de la mer : « On a gravé sur ce tombeau un filet et une rame, témoignage d'une dure vie... » Il semble que l'antique déesse ne consente pas à s'en aller tout à fait de son promontoire. Non seulement aucune végétation bienfaisante n'y pousse, mais la chapelle élevée à la Madone dans son voisinage est demeurée pauvre et chétive, gardée par un ermite à demi sauvage qui ne sait vraisemblablement pas s'il est païen ou chrétien. Les trois ou quatre villas que des nobles de Cotrone ont voulu construire dans le voisinage ne sont habitables en toute sécurité que depuis ces quelque soixante ans, et qu'elles



sont tristes ! Des tours les protègent, qui furent construites « contre les Turcs », me dit le batelier. Les premiers fidèles et qui voyaient derrière les croyances du paganisme le travail du démon, n'auraient pas hésité à affirmer ce que je n'oserais pas nier, moi, absolument, que l'esprit de la vieille déesse est là, qui veut rester seul à sa place sacrée d'autrefois et dans la ruine de ses antiques honneurs. Toute cette ligne de terre qui va de Tarente à Reggio est pareille, comme frappée de malédiction par les Divinités qui la possédèrent et qui n'en sont point parties. Du moins ici, sur ce *capo Colonna*, est-ce une malédiction vraiment digne de l'Olympe antique, tant il s'y mélange de beauté.

## XXVI

Reggio de Calabre, le 2 décembre.

Je m'embarquerai demain pour la Sicile que je vois là-bas, tandis que j'écris ces lignes, dresser par delà le détroit sa côte mystérieuse, ligne de montagnes nues et violettes sur lesquelles passe l'ombre des vastes nuages. Elles sont immobiles, et eux, ils courent toujours. Pour une minute, grâce à la magie de cette ombre flottante, la montagne semble bouger, elle semble vivre. Ils sont déjà loin et elle demeure. Je vois Messine à droite, ses palais blanchâtres, le phare plus au loin. Du côté où je me trouve, et si je suivais la rive italienne, à partir du quai de Reggio bordé de ses maisons roses, j'arriverais à Scylla, de dangereuse mémoire, et c'est, entre les deux terres, entre la péninsule et la sauvage côte de l'île, un large, un frémissant couloir de